

NOUVELLES

# TROIS AUTRES MALAISIE



Robert Raymer

**GOPE**  
éditions

Robert Raymer

# TROIS AUTRES MALAISIE

Nouvelles

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jérôme Bouchaud*



TITRE ORIGINAL :

*Lovers And Strangers Revisited*

Publié en 2008 par MPH Group Publishing Sdn Bhd

© Robert Raymer, 2008

ISBN 978-2-9535538-5-7

© Éditions GOPE, 435 route de Crédoz, 74930 Scientrier,  
novembre 2011, pour la traduction française

Relecture, correction :

David Magliocco, Jacqueline Rochefeuille

Couverture : © Studio Bull

Crédit photographique :

© Georgios M.V.

© qasihlegion

© Alan callan

© Jane Yeap

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## INTRODUCTION

**V**OICI PLUS DE VINGT ANS que Robert Raymer vit en Malaisie. Comme il le dit lui-même, elle est son pays d'adoption et il n'aura jamais vécu aussi longtemps dans un autre pays, y compris son Amérique natale. Plus de vingt ans, à l'échelle d'une vie humaine, c'est une tranche non négligeable. À l'échelle de l'histoire nationale malaisienne, débutée à l'indépendance en 1957, c'est considérable.

Au fil de ces années d'expérience intime, de découverte enthousiaste et d'inévitables frustrations, il a tissé un recueil de nouvelles offrant un regard inédit sur ce pays relativement méconnu en Occident et sur lequel circulent quelques préjugés tenaces. Ces histoires sont le fruit d'une tentative d'intégration totale, et semble-t-il réussie, à cette société composite et complexe, véritablement au carrefour de l'Asie. Les protagonistes reflètent cette diversité, souvent réduite à ses trois identités principales : la malaise, la chinoise, et l'indienne. S'y ajoute ponctuellement la figure de l'expatrié, qui tant bien que mal tente de naviguer entre ces trois eaux aux niveaux disparates et aux courants asynchrones. Elles se côtoient et s'entrecroisent au quotidien, mais ne se mélangent que rarement au bout du compte.

La question ethnique, omniprésente dans le livre, est une constante incontournable en Malaisie. Depuis les fondements du grand empire de Srivijaya jusqu'à la fin de la colonisation britannique, les différentes vagues d'immigration chinoise et indienne ont mis à mal la suprématie malaise, qui tente aujourd'hui de préserver sa mainmise sur le pays quitte parfois à se mettre à dos les autres communautés. Cette constante ethnique, les histoires de Robert Raymer savent la mettre en exergue, en montrer

toutes les finesses et les ambiguïtés, en esquisser les incompatibilités. Elles soulignent aussi les moments de relative harmonie qui en découlent au quotidien. Les Malaisiens eux-mêmes semblent s'y reconnaître comme dans un miroir, à tel point que certaines nouvelles de ce recueil sont aujourd'hui régulièrement intégrées au cursus d'études littéraires des lycéens malaisiens.

Dans l'ensemble, ce livre ne se veut pas le compte-rendu d'un narrateur au point de vue extérieur, mais résulte au contraire de l'immersion même de son auteur dans la peau qui d'une jeune étudiante malaise, qui d'un grand-père chinois, qui d'une enfant indienne... Les rares moments où le point de vue de l'expatrié est adopté, il ne l'est que passivement, dans le but de servir l'histoire et de laisser ressortir au mieux les particularités du kaléidoscope culturel face auquel il est confronté. Chacune de ces rencontres agit comme une métaphore de la Malaisie multiculturelle d'aujourd'hui. *Only in Malaysia* donc, où une forte dichotomie entre villes modernes et *kampung*s traditionnels, et où une spiritualité frisant la superstition font que les règles du jeu social ne se révèlent que très progressivement.

Lucide sans être critique, Robert Raymer fait preuve d'une profonde empathie pour ce pays et ses habitants, qui l'ont accueilli à bras ouverts et se sont livrés à lui au fil des années. Marchant dans les traces de ses illustres prédécesseurs Anthony Burgess et Somerset Maugham, il nous livre ici quelques clés pour espérer mieux comprendre la Malaisie, ainsi qu'une véritable invitation au dépaysement. Rares sont les textes de fiction écrits par des *Mat Sallehs* qui rendent aussi bien compte des réalités de la Malaisie actuelle. Encore plus rares sont ceux qui ont été traduits en français. Nous espérons que

ces *Trois Autres Malaisie* susciteront chez le lecteur des envies de voyage, ainsi qu'une curiosité accrue envers ce pays encore si jeune mais composé de cultures plus que millénaires.

Jérôme Bouchaud

Auteur de *Malaisie, modernité et traditions en Asie du Sud-Est*, éditions OLIZANE, Genève.



© tiastudio



## MAT SALLEH

LA ROUTE SERPENTAIT au milieu de *kampungs*\* aux maisons sur pilotis et de plantations de palmiers, de cocotiers et d'hévéas. Cette palette de nuances verdoyantes contrastait radicalement avec les vingt centimètres de neige que nous venions de quitter aux États-Unis. Je profitai des quatre heures de trajet pour interroger Yati sur le paysage, son village, sa famille, et tout particulièrement sur ses parents, qui étaient d'un âge avancé et ne parlaient pas un mot d'anglais.

Au fur et à mesure que nous approchions de Parit, son *kampung* situé dans l'état du Perak, son impatience grandissait à vue d'œil ; ses réponses à mon déluge de questions se durcissaient. Neuf mois auparavant, je l'avais emmenée dans ma bourgade de l'ouest de la Pennsylvanie, et j'avais éprouvé la même chose - nerveux à l'idée de la présenter

---

*Kampung* : village traditionnel malaisien, souvent composé de maisons en bois sur pilotis et, en son centre, d'une mosquée.



à mes parents et de savoir comment elle s'adapterait.

Secouée par une lettre récente sur l'état de santé pré-occupant de son père, Yati avait intimé qu'il était temps que je rencontre enfin ma belle-famille en Malaisie. Elle et moi, nous nous étions rencontrés aux États-Unis lorsqu'elle y était étudiante, et nous nous étions mariés un an plus tôt. Au préalable, elle avait dû retourner au pays demander le consentement de son père, qui le lui avait donné à condition que je me plie à leurs coutumes.

Nous étions sur le point d'arriver ; Haris, le jeune frère de Yati qui était venu nous chercher en voiture, s'engagea sur une route étroite bordée de buissons d'hibiscus et se gara à côté d'une imposante maison en bois brun foncé. L'avant de l'édifice reposait sur plusieurs piliers en teck, d'une hauteur suffisante pour pouvoir passer en dessous. Elle était longée d'un côté par des cocotiers, et de l'autre par de nombreux arbres fruitiers : manguiers, ramboutans, mangoustaniers et papayers.

Ramli, le deuxième frère aîné de Yati qui vivait juste en face, s'approcha de la voiture. Il était grand et rondlet, dans la quarantaine, soit vingt ans de plus que Yati. Elle avait trois frères en tout, et une grande sœur ; cinq autres enfants n'avaient pas survécu aux privations engendrées par l'Occupation japonaise\*. Derrière Ramli, un vieil oncle et un afflux croissant de jeunes neveux et nièces souriaient en nous faisant signe. Dans les *kampungs*, le bouche-à-oreille fonctionne à merveille et propage les nouvelles plus vite encore que les journaux, surtout s'il s'agit de quelque chose d'aussi curieux que la venue d'une

---

La période d'occupation japonaise dura de décembre 1941 à août 1945. Elle fit des dizaines de milliers de morts, principalement au sein de la population chinoise.

## LES PIERRES SAINTES

**A**SSISE SUR LE BORD D'UN VIEUX BATEAU de pêche ensablé, Rosmah faisait glisser les pierres d'une main à l'autre. Elle observait Omar, immergé jusqu'à la taille, frappant la surface de l'eau avec sa canne de bambou, alors que son fils de seize ans, Hasri, et son beau-frère Azman s'occupaient du filet, empêchant les poissons de s'enfuir. Couverts de sueur et d'eau salée, les corps musclés et brunis des pêcheurs scintillaient dans la lumière déclinante du jour. Par-delà leurs épaules, le soleil orangé embrasait l'horizon.

Rosmah continuait de jouer avec les trois pierres lisses qui caressaient ses doigts calleux. De temps en temps, elle s'interrompait pour les contempler. Soudain, elle referma ses poings dessus. Haji Abdullah lui avait dit qu'elles disposaient de pouvoirs capables de guérir son mari.



Plus tôt ce jour-là, les « *salaams* » d'un inconnu sur le pas de sa porte l'avaient surprise au point qu'elle en avait renversé le thé qu'elle était en train de servir à Yusof – une habitude de plus en plus vaine. Depuis que son mari était malade, il mangeait et buvait à peine. Les visites ne manquaient pas, certaines en provenance de lieux aussi éloignés que Singapour. Sa sœur Suriah, qui vivait dans le même *kampung*, venait presque tous les jours, tandis qu'Azman et Omar, respectivement époux et oncle de Suriah, passaient dès qu'ils le pouvaient. Eux-mêmes commençaient à perdre espoir. Rosmah en était désespérée ! Elle ne pouvait pas se contenter de le nourrir et de le laver, il fallait qu'elle fasse quelque chose !

À la porte d'entrée, l'appel persistait.

Dans l'encadrement, se tenait un homme âgé vêtu d'un *baju melayu* blanc visiblement neuf et d'un sarong fraîchement repassé ; il était coiffé d'un *serban*\* immaculé. Face à lui, Rosmah se sentit brusquement gênée, mais aussi étrangement soulagée. Elle se prit vite d'affection pour cet homme au visage affable et honnête, à la fine moustache et à la barbichette bien taillée. Un doux sourire semblait errer en permanence sur ses lèvres et une étincelle luisait au fond de ses yeux marron mi-clos. Quand elle vit les écrits coraniques entre ses mains, Rosmah s'en voulut de l'avoir dévisagé aussi longtemps.

« Je vous prie d'excuser ma venue, dit l'homme. Je m'appelle Haji Abdullah Mohammed, de Malacca. Je reviens

---

*Serban* : sorte de turban porté par les hommes musulmans en Malaisie, principalement lors d'offices religieux.

## LES VOISINS

**J**'IMAGINE QUE C'EST UN DÉASTRE À L'ARRIÈRE ! fulmine M<sup>me</sup> Koh, qui attend de pied ferme son mari devant la maison mitoyenne de Johnny Leong, la face congestionnée et les bras croisés. »

Agacée et impatiente, elle hoche la tête, pendant que Koh et Tan, qui reviennent juste de l'hôpital, descendent de voiture.

« Il fallait absolument que tu proposes de prendre notre voiture, hein ? Pourquoi pas celle de quelqu'un d'autre, ou une ambulance ? Maintenant, elle est fichue. Fichue ! »

Koh ne se donne même pas la peine de lui répondre. Il s'étire puis se masse les reins. La litanie plaintive d'un saxophone, au loin, détourne son attention.

Koh et Tan sont les plus proches voisins de Johnny. La maison des Koh est à gauche, alors que celle de Tan, qui est célibataire, se trouve à droite. Destinée aux revenus moyens, la zone d'habitation date de moins de deux ans,

autant dire qu'elle est quasi neuve. Malais, Chinois et Indiens y vivent dans une relative harmonie – une Malaisie en miniature en quelque sorte. Les rues y sont étroites, sans trottoir et bordées d'un chenal, spécialement conçu pour l'évacuation des pluies diluviennes pendant la mousson. Alors, la chaussée sert de lieu de passage, pour les piétons et les véhicules, mais aussi de place publique où les résidents peuvent discuter entre eux, seulement dérangés de temps en temps par une voiture.

De l'autre côté de la voie, M<sup>lle</sup> Chee, professeur de collège, déverrouille son portail et laisse sortir son loulou de Poméranie blanc. Grande et élancée, elle porte ses cheveux noirs en carré court avec une frange droite. Lorsqu'elle aperçoit le couple Koh devant la maison de Leong, elle les salue et traverse la rue pour les rejoindre. À mi-chemin, elle se rend compte que Tan, le nouveau prof de maths au collège Penang Free School, se tient avec eux. Elle rougit, cependant il est trop tard pour faire demi-tour : il pourrait considérer cela impoli ou croire qu'elle cherche à l'éviter.

M<sup>me</sup> Koh se penche pour inspecter la banquette arrière à travers la vitre. Elle ne repère rien d'anormal, mais elle est convaincue qu'en y regardant de plus près, elle trouvera quelque chose. Elle se redresse, voit M<sup>lle</sup> Chee s'approcher et avant que personne n'ait le temps de prononcer le moindre mot, elle éructe :

« Vous savez pour Johnny ?

Décontenancée, sa voisine lui répond nerveusement :

— S'est-il de nouveau disputé avec Veronica ?

Les yeux de fouine de M<sup>me</sup> Koh deviennent encore plus perçants.

— Tu les as entendus se disputer ce matin ? dit-elle, en se retournant vers son mari, le visage empreint d'une expression du genre *je te l'avais bien dit*.

## LA CHAMBRE DE GRANDE SŒUR

**M**AMAN PRÉPARE DES *CHAPATIS* ET DU THÉ pour le petit-déjeuner. Je n'ai droit qu'aux *chapatis*\*. Aux plus petits. Pas au thé. Grande sœur a droit au thé, et Maman ne lésine pas sur le sucre. Pas pour Grande sœur. Maman ne refuse jamais rien à Grande sœur. C'est pour ça qu'elle a tout, même sa propre chambre.

Quand Grande sœur a le dos tourné, j'avale une petite gorgée de son thé. Je bois trop vite et me brûle la langue. Elle me surprend et me fait tomber la tasse des mains. Le thé se déverse sur le sol. Je lui crie dessus, mais elle se moque de moi. Il reste du sucre au fond de la tasse, alors je la récupère et m'enfuis avec. Grande sœur me poursuit. Je me réfugie dans sa chambre, et elle se met à appeler Maman.

Maman crie : « Petite, sors de cette chambre ! C'est celle de Grande sœur. »

---

*Chapatis* : galettes fines de pain non levé d'origine indienne.

Son ton est impérieux, comme s'il y avait des trésors cachés à l'intérieur.

Pendant que Grande sœur tente de me reprendre la tasse, mes yeux font le tour de la pièce. Elle est exiguë, sans la moindre fenêtre. Un vieux matelas posé à même le sol occupe presque toute la surface. Il y a deux oreillers. Moi, je n'ai pas d'oreiller. Je partage celui de Maman. Dans un coin, Grande sœur a mis côte à côte sa boîte de papier mâché, des serpentins antimoustiques, une bougie et une boîte d'allumettes. Quatre jolies couleurs : or, vert, rouge et bleu. Je me demande ce qu'il peut bien y avoir dans la boîte de papier mâché. Avant que je ne puisse l'ouvrir, Maman me tire hors de la chambre et m'arrache la tasse des mains.

Lorsque je lui pose des questions à propos de la boîte, elle me dit qu'elle vient du Cachemire, que c'est un cadeau de l'employé de l'épicerie qui passe ici une fois par semaine pour rendre visite à Grande sœur. C'est Tonton qui les a présentés. L'employé n'est pas très beau, mais il est poli. À chacune de ses visites, il serre la main de tout le monde, même la mienne. Je demande à Maman si elle l'aime bien.

Elle acquiesce, puis ajoute : « Il est plus grand que Papa. »

Papa, qui écoute notre conversation, dit qu'il n'aime pas avoir à lever la tête lorsqu'il parle à quelqu'un, surtout si ce quelqu'un est plus jeune que lui. Papa demande à voir la boîte en papier mâché, alors Grande sœur va la chercher. Il l'examine, un sourcil relevé. Il la repousse comme si une bouse de vache se trouvait à l'intérieur.

« Ce n'est pas du papier mâché, dit-il avec mépris à Grande sœur, en la foudroyant du regard. C'est juste du carton.

— C'est du papier mâché, répond-elle en lui reprenant la boîte des mains.

# TROIS AUTRES MALAISE

NOUVELLES



## LA MALAISE

Elle rejoignit ses sœurs, se disant au fond d'elle-même que les *kuihs* étaient de toute façon toujours meilleurs quand ils étaient faits maison. Elle était comme replongée en enfance, dans une époque heureuse et insouciante. C'est alors qu'une sirène retentit. Toutes trois interrompirent leurs tâches pour se regarder. « La nouvelle lune est arrivée ! s'écria Sharifah. — On fête *Hari Raya* demain ! entonnèrent Rina et Mira. »



## LA CHINOISE

Le vieux toise le gamin d'un air mauvais, et celui-ci se recroqueville dans l'entrée. Tous deux s'étudient avec une suspicion mutuelle. Finalement, Yeoh écrase sa cigarette et fait signe à Andrew de s'approcher pour qu'il puisse mieux le voir. Puis, il fourre la dernière *ang pow* dans la poche du même.



## L'INDIENNE

Maman prépare des *chapatis* et du thé pour le petit-déjeuner. Je n'ai droit qu'aux *chapatis*. Aux plus petits. Pas au thé. Grande sœur a droit au thé, et Maman ne lésine pas sur le sucre. Pas pour Grande sœur. Maman ne refuse jamais rien à Grande sœur. C'est pour ça qu'elle a tout, même sa propre chambre.

**Robert Raymer** vit depuis plus de vingt ans en Malaisie, son pays d'adoption. De ses premières années à Penang en tant qu'enseignant, il a tiré ces nouvelles hautes en couleur, et ses chroniques ont longtemps garni les pages du quotidien *New Straits Times*. Il réside aujourd'hui à Kuching, sur l'île de Bornéo, avec sa femme Bidayuh et leurs deux fils.



Ouvrage illustré

Prix France : 18,85 €

Traduit de l'anglais par Jérôme Bouchaud